

# Nabokov's Infernos

## Schizomythology, promiscuous textuality, plagiarism by anticipation

« La mémoire de la littérature marche ainsi tout naturellement à reculons, chaque texte venant s'éclairer de la lecture d'autres qui lui sont pourtant postérieurs. » (H. Le Tellier, *Esthétique de L'Oulipo*. Bordeaux, Le Castor Astral, 2006: 174.)

EDITIONS MSS

[View my complete profile](#)

## Copyright

Being a collaborative project, this ludict is authored by a plurality of hands and minds under the schizomythic, sinemotic, and promiscuously textual coordination of M. S. Strickland to whom all relevant rights revert and all inquiries should be directed.

## Collaborators

Ouida Willoughby Johnson

Gennifleur Schlame

Sagarch Flawndol

M. S. Strickland

D. I. Swopes

Editions MSS

ISocPhys

Ludict

## Ludict List

- ▶ 2010 (7)
- ▶ 2009 (12)
- ▼ 2008 (4)
  - ▶ November (2)
  - ▼ September (2)
    - [It happened on the tram](#)
    - [Light of my life](#)

17 SEPTEMBER 2008

## Light of my life

Have you ever noticed how the opening of Nabokov's *Lolita* rhymes with the closing of Queneau's *Rude hiver* (Paris: Gallimard, 1939: 175)?

**NABOKOV** Lolita, light of my life, fire of my loins.

**QUENEAU** Un pas léger se fit entendre dans l'escalier et Bernard sentit se presser contre lui un petit corps chaud et vibrant, une flamme.

— Annette, murmura-t-il, ma vie, ma vie, ma vie.

**NABOKOV** My sin, my soul.

**QUENEAU** Il sonna, aperçut un geste sous un rideau levé, entra.

**NABOKOV** Lo-lee-ta: the tip of the tongue taking a trip of three steps down the palate to tap, at three, on the teeth. Lo. Lee. Ta.

The many levels of affinity are plain—the assonant repetition of palatals, dentals, and grinning front vowels; the hot, vibrant flash of life and *vie*, of fire and *flamme*; the polished declivity of light and *léger*, of step, *pas*, and *escalier*; the sibilant rotundity of sin and *sonna*, of soul and *sous*—particularly if we read with an amorous quiver in our voice to bring out the *e instable* of the French: An-net-te.

These mutual illuminations do not, however, occur only at the initial and terminal edges of the two texts. We could, for example, cast more light on Nabokov's opening, by flipping back through Queneau to find where *Un rude hiver*'s widowed and war-wounded protagonist, Bernard Lehameau, first meets Annette, une “petite fille [qui] devait avoir dans les quatorze ans, un peu moins peut-être,” on the tramway in Le Havre. She is with her younger brother of six or seven years, and Lehameau “examina plus attentivement la petite fille et la jugea bonne proie pour un satyre, avec ses cheveux de gaude, sa bouche déjà dessinée pour les baisers, ses très jeunes seins, ses jambes purement moulées quoique encore un peu grêles.” She smiles at him, and he blushes (Queneau 1939: 16).

Some days later, again on the tram, Lehameau again encounters the young pair. He recognizes the boy, more or less, “mais la petite fille était égale à son souvenir. Cet éclair qui l'avait transpercé, il le retrouvait incarné dans cette chair, si délicate qu'il s'étonnait qu'elle pût supporter une telle intensité de grâce. Cet éclair, n'avait engendré en lui que ténèbres. Sa nuit s'illuminait maintenant de cette flamme retrouvée, de la flamme menue mais étincelante que réalisait cette enfant. Foudroyé par cette rencontre, il vit à peine que la petite fille lui souriait” (Queneau 1939: 30).

Lehameau soon befriends Annette and her brother Polo, who live with their “Grande sœur Madeleine... [qui] avait tout l'air d'une fille de mauvaise vie” (Queneau 1939: 43). Lehameau takes the young pair on outings to the cinema, and eventually ventures out with Annette alone. One day the two are walking in the forest, and Lehameau takes her in his arms, clutching her tightly, and says, “Tu es tant de choses pour moi, tu ne peux pas savoir tout ce que tu es pour moi, tu es une flamme qui m'éclaire, une petite flamme dans la nuit, tu es quelque chose d'inouï, je ne saurais pas t'expliquer ça, une merveille : une merveille” (Queneau 1939: 115–116).

Let us now flip back and forth through our Nabokov and our Queneau, sketching as we go the chrome-yellow highlights of the latter in the former, the gray-umber shading of the former in the latter:

Humbert meets the light of his life's precursor, Annabel, when he is thirteen (Nabokov 1991: 11); when Lehameau meets his own little flame in the night, he has been widowed for thirteen years

(Queneau 1939: 102, 165). Humbert's Annabel wants "to be a nurse in some famished Asiatic country" (Nabokov 1991: 12); Lehameau meets an English nurse while watching a group of Chinese workers march past (Queneau 1939: 8). Humbert at thirteen wants to be "a famous spy" (Nabokov 1991: 12); Annette around the same age wants to be "une espionne" (Queneau 1939: 51, 116). Lehameau eventually sleeps with Annette's *Grande sœur* Madeleine (Queneau 1939: 166); Humbert encounters Monique, "a delinquent nymphet shining through the matter-of-fact young whore," "somewhere near the Madeleine" (Nabokov 1991: 23, 21), a quartier then (and still) renowned for its streetwalkers.

We will end this croquis simply by noting that, in the same year in which Queneau published *Un rude hiver*, Humbert's *oncle d'Amérique* bequeathed him "an annual income of a few thousand dollars" (Nabokov 1991: 27).

#### REFERENCES

- Nabokov, V. (1991). *The annotated Lolita, revised and updated*. Edited, with preface, introduction, and notes by Alfred Appel, Jr. New York: Vintage.
- Queneau, R. (1939). *Un rude hiver*. Paris: Gallimard.

Copyright © 2008 Editions MSS

---

Posted by Editions MSS at 17:31

#### 1 comments:

##### **D. I. Swopes said...**

Combien il est difficile — et combien il serait intéressant — quand on étudie un écrivain, de déceler non pas les influences avouées, les grands intercesseurs dont il se réclame, ou qu'on réclamera plus tard pour lui, mais le tout-venant habituel de ses lectures de jeunesse, le tuf dont s'est nourrie au jour le jour, pêle-mêle et au petit bonheur, une adolescence littéraire affamée : premiers Paris des quotidiens, revues désuètes, auteurs ensevelis que faisait alors verdier un instant, comme une ondée, le goût-du-jour, pièces de boulevard, brûlots parisiens, livraisons du Magasin des familles, pamphlets depuis longtemps montés en graine. Le seul écrivain du passé qui nous dise là-dessus par grande exception quelque chose, c'est Stendhal (surtout, il est vrai, pour ses nourritures musicales). La boulimie de lecture caractéristique de l'adolescent, ou de l'étudiant qui va écrire, pareille à celle du ver à soie avant la chrysalide, est telle que la quantité obligatoirement l'emporte sur la qualité : plus impérieux son appétit, plus faible l'écart, pour son goût, entre les nourritures vraiment choisies et celles qui bientôt seront dédaignées lucidement. Qui est destiné à écrire, il y a un moment — moment décisif pour sa formation — où il lit tout, ou presque, et «tout» c'est d'abord ce qu'il a sous la main, ce dont «on parle» ce qui sent encore l'encre fraîche, qui lui fait le même effet qu'au guerrier la poudre. L'œil vorace qui se colle à la page fraîchement imprimée ne dégage nullement, à dix-huit ans, à vingt ans, un paysage littéraire perspectif avec ses premiers et seconds plans, et ses lointains fondus, mais un bariolage, un à plat juxtaposé de couleurs heurtées et violentes, qui toutes accrochent un rétine encore toute neuve.

Ce tout-venant où il a barboté s'évaporerait-il pour l'écrivain sans laisser de traces? Ce n'est pas sûr, car c'est à ce moment de la crue des eaux printanières, des eaux mêlées, qu'il a aussi essayé, commencé peu ou prou d'écrire : les tics d'époque, dont il a subi la contagion naïvement et sans défense, laisseront une marque sur sa manière d'écrire, remodelés toujours, souvent ennoblis, et parfois, s'il a du génie, sauvés : Proust, dont on soupçonne qu'entre tous les écrivains peut-être il a lu très jeune considérablement plus de médiocre que de bon, est plein de ces rédemptions-là. De telle lectures, profondément incorporées dans les automatismes commençants de la plume, sont peut-être un peu pour la manière d'écrire ce que sont les impressions d'enfance pour la couleur, pour l'orient de la sensibilité : non choisies, souvent banales, toujours reprises et magnifiées par la maîtrise acquise des ressources de la langue, comme les lointains incohérents de l'enfance par la chimie savante du souvenir. Et il y a une énigme de la continuité, du fondu étrange de la littérature d'une période à l'autre par-delà toutes les révolutions et toutes les ruptures qui peut-être s'éclaire là partiellement : par le fait que l'écrivain en formation se nourrit toujours inséparablement, inextricablement, à la fois de la nouveauté pure, qui l'atteint par son extrême pointe, et de ce qui s'écrit et se publie autour de lui au

goût du moment : c'est-à-dire de la continuité maintenue avec avant-hier.  
— J. Gracq, *En lisant, en écrivant* (Paris, José Corti, 1980: 160–162).

17 September, 2008 22:09

[Post a Comment](#)

### Links to this post

[Create a Link](#)

[Newer Post](#)

[Home](#)

Copyright © 2011 Editions MSS for original text. Citations excluded.